

new noise

7	6
OCT-NOV	
2	5

BEL/LUX : 13,50€
DOM/S : 13,90€
CH : 19,30 FS
CAN : 20,50 \$CAD

L 15721 - 76 - F: 12,90 € - RD

AUTHOR & PUNISHER

JEHNNY BETH, CORONER, CHAT PILE & HAYDEN PEDIGO, JESSICA93, IGORRR
BIOHAZARD, PERTURBATOR, MATT JENCIK & MIDWIFE, PARADISE LOST, PAIN MAGAZINE
ZËRO, WAYS AWAY, YOUTH CODE, ZIG ZAGS, MITCH HARRIS, STREET SECTS, BLEED
KING YOSEF, DEAD HEAT, BLACK MAGNET, KNUB, NAEVUS, BANK MYNA



PERE UBU

Par Bil

Galvaudé, le mot génie l'est dès qu'il s'applique à des musiciens qui méritent au mieux d'être traités de talentueux. L'unique véritable génie de notre génération, le seul visionnaire en chef, c'était David Thomas, disparu le 23 avril dernier à l'âge de 71 ans. Un génie bougon, drôle, provocateur, déroutant et fascinant, grossier et absurde comme seul pouvait l'être le personnage central de *Ubu Roi* d'Alfred Jarry, la pièce de théâtre grand-guignolesque à l'origine du nom de ce groupe de Cleveland dont David Thomas aura été la tête pensante et seul membre permanent tout au long d'un... demi-siècle ! Oui, cinq décennies. Il y a cinquante ans, Pere Ubu sortait ses deux premiers 45 tours comprenant trois pierres angulaires : « Final Solution », « Heart Of Darkness » et « 30 Seconds Over Tokyo ». À titre de comparaison : en 1975, la planète Terre dansait sur Elton John, The Eagles, Grand Funk Railroad, Barry Manilow et Linda Ronstadt. En France, « L'été indien », « La bonne du curé » et « J'ai encore rêvé d'elle » avaient les faveurs du grand public. On dit qu'il faut toujours replacer une œuvre dans son contexte et, dans ce cas précis, il est stupéfiant de constater que Pere Ubu devançait le post-punk avant même la naissance officielle du punk. Le terme proto-punk ne s'applique pas réellement à

Pere Ubu – il convient mieux au groupe précédent de certains de ses membres, le mythique Rocket From The Tomb –, puisque Ubu avait, en somme, anticipé un mouvement pour immédiatement mieux le dépasser. Dès 1975, le groupe avait digéré l'avenir, et il allait nous le recracher par la suite en 19 copieux épisodes. Dix-neuf albums studio hors du temps, auxquels il faut ajouter pléthore de disques live officiels, de pirates, de singles cinglants, de compilations essentielles et de coffrets débordant de raretés et autres merveilles. Sans compter le nombre incalculable de changements de personnel et de projets parallèles. Ubu se réinventait à chaque disque, pouvait effleurer la musique concrète (le difficile *The Art Of Walking* mérite pourtant le détour !) ou bien virer carrément pop (le temps de deux albums somptueux : *Cloudland* et *Worlds In Collision*). Sa discographie restera un labyrinthe sans issue que l'on pourra arpenter une vie durant sans jamais avoir l'impression de tourner en rond, et la résumer à trois petits albums s'avère parfaitement grotesque. Ubuesque, donc. Parfait. Let's do it. En commençant sans grande surprise par le début, soit le tout premier longue-durée habillé de sa pochette légendaire.

TOP 6 MORCEAUX

« Heart Of Darkness »
(single)

« Dub Housing »
(*Dub Housing*)

« Waiting For Mary »
(*Cloudland*)

« Winter In The Firelands »
(*Worlds In Collision*)

« Golden Surf II »
(*Carnival Of Souls*)

« The Fabulous Sequel
(Have Shoes Will Walk) »
(single)

The Modern Dance

(Blank Records, 1978)



The Modern Dance sort en 1978 mais sa gestation et sa conception débutent en 1976. Peter Laughner ne fait alors plus

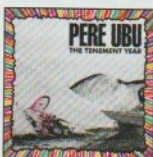
partie de Pere Ubu – et pour cause, il est décédé en 1977 –, mais son fantôme plane sur tout l'enregistrement qui s'effectue au studio Suma* de Painesville, OH, avec Ken Hamann aux commandes. Le furieux et comique « Life Stinks », ponctué de riches rimes en ink, est le seul morceau pour lequel il est crédité, mais les neuf autres titres qui composent *The Modern Dance* faisaient déjà partie des setlists quand il était encore dans le groupe. Chaque membre de Pere Ubu fait ici preuve d'une inventivité inouïe. Le bassiste Tony Maimone, alors fraîchement arrivé, tisse les rares mélodies auxquelles on peut espérer s'accrocher. Scott Krauss, à la batterie, fait office de redoutable système de propulsion. Tom Herman, guitariste d'exception, nous fait subir ses attaques sournoises, puis nous galvanise le cerveau sous l'effet de phrases improbables, de dissonances coupantes et de larsens maîtrisés. David Thomas, de sa voix de crapaud asthmatique ayant oublié de muer, prend des risques inconsidérés, irrite les oreilles frileuses et se crée un style propre dont il restera à jamais le seul représentant. Reste le cas Allen Ravens-tine. Personne n'avait osé utiliser de syn-

thétiseur EML avant lui, et il s'en sert, avec malice, pour donner une note sci-fi à l'ensemble, renforçant ce côté flippant à grands coups de stridences frigidantes et de perturbations paralysantes. Afin de parfaire cette bande-son apocalyptique, cette éruption inédite, Pere Ubu a également recours à des bandes de cassettes, un saxophone, un piano désaccordé, des percussions (bris de verre, cuillères que l'on balance par terre ou que l'on frappe sur des bouteilles vides), un instrument à vent appelé musette – qui, sur « Laughing », nous plonge dans une sorte d'interlude free jazz animalier et hilarant (ou pas) –, des *backing vocals* biscornus (« merdre ! merdre ! » servant de réponse entêtante sur « The Modern Dance ») et des *handclaps*. Le tout, sous les hurrahs de la foule qui explosent sans prévenir au beau milieu de « Chinese Radiation ». Halluciné, précurseur, intemporel, tordu, irréel, hideux, dégénéré, frénétique, sans pareil, indéchiffrable, inclassable, *The Modern Dance* est tout ça et bien plus encore. Épatant de constater que les deux (premiers) albums révolutionnaires de 1978 sont le fait de deux groupes originaires du même État américain. L'autre étant bien entendu Q : *Are We Not Men?* A : *We Are Devo* ! en provenance d'Akron, Ohio.

*Ce sera aussi le cas de quasiment tous les albums qui suivront.

The Tenement Year

(Fontana, 1988)



Après cinq albums tout aussi magnifiques que déconcertants, Pere Ubu se sépare en 1982. Entre 1981 et 1987, David Thomas sort pas

moins de six albums solo que l'on a parfois bien du mal à dissocier de la discographie de Pere Ubu et, en 1988, c'est le retour officiel de « l'avant-garage ». Jim Jones remplace Tom Herman, Chris Cutler devient le second batteur en plus de l'insubmersible Scott Krauss, et Pere Ubu reprend du service – pour la deuxième fois, et pas la dernière. Ubu était donc en avance sur son temps même en ce qui concerne la mode des reformations ! Peu d'Ubuphiles mettraient cet album en avant au vu du catalogue gargantuesque regorgeant de pièces maîtresses, et pourtant... Il se passe tellement de choses étonnantes sous cette belle pochette au vélo rose abandonné dans la neige. Sans rien perdre de son aspect expérimental et en restant tout aussi dangereusement subversif, cocasse et imprévisible, Ubu apprend ici à domestiquer la pop, à dompter l'optimisme, offrant de véritables mélodies. Joyeuses et entêtantes. Dans un univers parallèle, *The Tenement Year* connaîtrait

certainement autant de succès si ce n'est plus que *Trompe Le Monde* des Pixies (oui, il existe bien un point commun entre les Pixies et Pere Ubu et il s'appelle Eric Drew Feldman, le remplaçant d'Allen Ravenstine sur le grandiose *Worlds In Collision* de 1991), mais notre monde à nous étant ce qu'il est, à savoir injuste, vil, crétin et irrémédiablement sourd, « The Busman's Honeymoon », « Miss You » ou « The Hollow Earth » sont condamnées à rester des chansons sublimes que trop peu de mortels entendront un jour. Pour rien arranger, à cause de problèmes de droits et de licence, *The Tenement Year* n'est disponible en streaming nulle part. Si vous souhaitez l'écouter, il va falloir faire comme en 1988 : l'emprunter, le voler ou l'acheter – il a été réédité par Fire Records. Vous découvrirez alors deux titres complètement ravagés du bulbe, « George Had A Hat » et « Universal Vibration », et le point d'orgue de l'album qui tombe en dixième et dernière position. Vous constaterez enfin que « We Have The Technology » s'affiche comme étant la plus belle chanson jamais écrite à propos de l'instant présent : *How I wish we could take this moment and freeze it, to come back again and again and again*. En chialer de bonheur n'est pas interdit.

St. Arkansas

(Glitterhouse Records, 2002)



Après la période canal historique (1975-1981) et les années Fontana (1988-1993), nous entrons de plain-pied dans l'Ère Moderne d'Ubu (1995-2006), celle qui précède les périodes Orange (2009-2014) et Dark Room (2017-2024). Quatre albums ont été enregistrés lors de l'Ère Moderne, et ils sont tous fabuleux, impossibles à départager. On fait comment alors ? On jette un dé. Si c'est 1 ou 6 on rejette le dé. Si c'est 2, c'est *Raygun Suitcase*. Si c'est 3, c'est *Pennsylvania*. 4 pour *St. Arkansas*, ce qui nous laisse 5 pour *Why I Hate Women* (désormais réintitulé *Why I LUV Women* pour ne froisser aucune âme sensible sur Internet). On jette le dé (pipé) : 4. *St. Arkansas* aura donc la primauté. « St. » pour « Saint » et non pas pour « Street », la photo de pochette pouvant tromper. Le *line-up* d'Ubu lors de cette époque bénie

est redoutable en concert, et tout aussi performant en studio. Steve Mehlman, un jeune punk fan de Bauhaus, fracasse tous les soirs sa batterie. La minuscule Michelle Temple saute sur place, se rattachant comme par magie à son gros manche de basse. Tom Herman signe un retour remarqué à la guitare. Robert Wheeler passe pour un savant fou derrière son synthé EML ou son thérémine. David Thomas s'envole divaguer dans les étoiles et ne redescend que pour hurler sur ce beau monde, leur passant un savon le plus souvent sans la moindre raison. Rarement le tyran n'aura été aussi inspiré que sur ce douzième album qui peut se montrer abstrait (« Hell »), speedé (« 333 »), bien sapé (« Slow Walking Daddy »), énévéré (« Phone Home Jonah ») ou possédé par des ondes radiophoniques (le sublime « Dark »). Plus de 20 ans après sa sortie, *St. Arkansas* n'a toujours pas dévoilé tous ses secrets.

À ÉVITER

Long Live Père Ubu

(Hearpen Records, 2009)



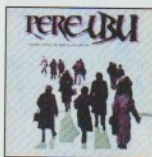
Les génies ont eux aussi le droit de se voir assaillis par des idées de... merdre. L'ogre David Thomas, dans un moment d'égaré, décide en 2008 d'adapter la pièce de Jarry et, comme on pouvait s'y attendre, un désastre le plus complet s'abat sur nos prudes oreilles. Il y a des choses auxquelles il est préférable de ne jamais toucher, au risque de se retrouver dans la... merdre ! On baigne ici en plein de-

dans, surtout à cause de ces tirades qui, mises en musique, dépassent le ridicule. Les répliques de Thomas, qui empoignent sans surprise le rôle d'Ubu, sont lourdingues, mais c'est surtout l'Anglaise Sarah Jane Morris, jouant Mère Ubu, qui tire cet opéra rock vers le bas, le rendant imbuvable. Mort au Père Ubu ! Que l'on m'apporte sa tête ! Cornegidouille ! Même *Why I Remix Women*, le compagnon strictement inutile (et particulièrement pénible) de *Why I Hate Women*, ne pourrait le détrôner.

CURIOSITÉ

Terminal Tower

(Rough Trade, 1985)



Terminal Tower, c'est le nom de ce bâtiment iconique de Cleveland que l'on peut voir sur de nombreuses pochettes de Pere Ubu (notamment les albums live d'anthologie que sont *390 Degrees Of Simulated Stereo* et *One Man Drives While The Other Man Screams*, mais aussi sur *Song Of The Bailing Man* et *Raygun Suitcase*). C'est aussi devenu le titre de cette collection de singles, qui reprend le contenu de l'EP *Datapanik In The Year Zero* de 1978, ainsi que des faces B ou inédits, comme ce « Untitled », un premier jet de « The Modern Dance » (sans ses « merdre ! merdre

! »). La version live de « Humor Me » dépèce le reggae en moins de trois minutes, et même si « The Book Is On The Table » reste dispensable, le contenu de *Terminal Tower* pourrait se résumer en un seul titre : « Heaven », et son refrain doux-oureux : *It feels like heaven...* Mieux qu'une simple curiosité, cette compilation s'avère obligatoire. En effet, ce sont avec ces premiers singles déterminants que Pere Ubu s'est fait les dents, s'est forgé une personnalité forte avant de devenir un groupe de légende. Une légende qui a pris fin en avril dernier. L'humeur exécrable de David Thomas va cruellement nous manquer. Quant à Ubu, lui, il reviendra à n'en pas douter nous hanter à intervalles réguliers.